

**Intervention de Fabrice Hadjadj
au cours du rassemblement à Lourdes
pour le 8^o centenaire de l'ordre franciscain.
Lundi 26 octobre 2009.**

Je voudrais d'abord dire que je suis un parfait ignorant, je n'ai aucun Totum chez moi. Mais c'est une tradition franciscaine d'accueillir les pauvres, donc je me présente à vous comme un pauvre, quelqu'un qui n'a aucune autorité en la matière.

Ce sera une approche personnelle et mon regard sera doublement extérieur puisque j'appartiens plutôt à la famille bénédictine (je suis oblat de Solesmes) et en plus je suis de tradition théologique thomiste donc plutôt du côté dominicain. Il reste que ni la figure de St Benoît ni la figure de St Dominique ne m'ont marqué autant que celle de St François. Vous voyez que St François a toujours eu un rayonnement par delà son ordre. C'est une de ses grandes singularités.

Mon intitulé est : François d'Assise, une sainteté pour temps de crise.

En introduction, je vais vous parler de ce discours entendu actuellement sur la crise. C'est un discours à la mode. On parle de la crise financière, de celle du réchauffement climatique qui est une crise écologique grave, de la crise de la culture.

Les penseurs chrétiens disent qu'on est plus fondamentalement dans une situation de crise anthropologique puisqu'on conteste même la structure du corps humain, la structure élémentaire de la parenté au point qu'on peut imaginer avec la technique la production d'un homme comme un pur produit avec zéro défauts en vue d'une sorte de perfection sur le marché des hommes.

Ce discours sur la crise est assez singulier pour un chrétien. N'est-ce pas un discours négatif sur le progrès ? Ne correspondrait-il pas à un dernier soubresaut d'un progressisme moribond ?

Si on croit que la crise est une exception c'est qu'on croit encore à une société parfaite ici-bas ou au progrès qui nous conduira enfin à une société absolument fraternelle, etc.

Discours qui a produit les grands totalitarismes, le Reich millénaire avec un humanisme uniquement pour les aryens, le communisme avec l'idée de produire une société sans classe, internationale, et puis c'est aussi le libéralisme, c'est-à-dire gérer la société sans idéologie qui permettrait de produire la paix dans une coexistence, une cohabitation des individus dans une société pluraliste.

Cela reste un horizon du progrès où la crise apparaît comme exceptionnelle dont il faudrait sortir en renouant les fils rompus.

Le problème c'est qu'aucun jeune ne croit plus à cela.

Notre condition est toujours critique. L'Eglise même, par son annonce, met le monde en crise. Quand tout irait bien dans un monde absolument paisible, le discours de l'Eglise viendrait mettre tout cela en crise et provoquerait le déchaînement des forces des ténèbres. C'est ce qui se passe avec le Christ et avec son annonce. Crise parce qu'elle interdit au monde de se clore sur lui-même comme le veulent les totalitarismes et qu'elle oblige chacun à se déterminer, dans une sorte de dépassement, soit pour le paradis, soit pour l'enfer. La plus petite vie individuelle est vouée à cette sorte d'absolu mais est aussi en crise parce que c'est radicalement soit le bien éternel, soit l'éternelle perte.

Là-dessus, François a toujours été radical. Cependant, à l'intérieur de cette crise générale de l'histoire, depuis la chute et avec la rédemption, je voudrais marquer une singularité de notre temps. Il est très important de considérer le moment particulier où nous sommes. Moment qualifié par un philosophe de « temps de la fin » (ce qui n'est pas pareil que la fin des temps !).

Pourquoi ? A cause de trois noms propres qui sont des noms de villes : Kolyma – Auschwitz – Hiroshima.

1. Le Goulag, c'est-à-dire un effondrement de l'utopie politique qui a cru à la libération du genre humain par un pouvoir politique fort, capable de produire l'égalité ; il a produit la destruction massive des individus puisque tous ceux qui s'opposaient à lui étaient condamnés par l'histoire, et donc il fallait les éliminer pour leur bien.

Nous ne croyons plus que la politique peut conduire à une société heureuse.

2. Les camps d'extermination des juifs d'Europe ne viennent pas d'une folie furieuse et sanguinaire mais sont la production d'une élite culturelle. Hitler avait de nombreux ouvrages pas seulement anti-sémites mais par exemple l'intégralité de l'œuvre de Shakespeare mais aussi de Wagner dont il a vu de nombreuses fois « Tristan et Iseult ». Cette grande histoire d'amour va commander l'esprit même du nazisme profondément lié à la culture et à une certaine forme d'esthétisme. Il s'agit de faire un monde beau (avec cette idée que les juifs sont laids et il faut donc les éliminer alors que le SS est beau ! Au point qu'un enfant juif dans le ghetto déclara un jour à sa maman qu'il voulait être SS plus tard, à cause sans doute de l'uniforme taillé par Hugo Boss).

A partir de là donc, l'idée que la culture, la technique ne peuvent pas nous sauver. Et on y a cru longtemps.

3. Hiroshima. La possibilité d'une destruction totale. Nous ne construisons plus des abris anti-atomiques dans nos jardins, nous n'avons plus cette peur, mais cette possibilité-là est intériorisée. Nous avons pris conscience que nous étions menacés, il y a aujourd'hui chez n'importe quel adolescent cette conscience de la finitude de l'être humain, celle-ci renforcée par la question écologique, d'autant plus que l'idéologie darwiniste présente l'évolution de l'espèce

qui peut disparaître pour laisser place à d'autres espèces. Nous vivons dans ce nihilisme-là. Remarquez d'ailleurs que les fables pour enfants deviennent de plus en plus écologiques. Les hommes sont les méchants, les animaux s'entendent bien sans se manger entre eux et sont sous la menace des hommes. Même dans l'enseignement il n'y a plus de mémoire historique. On se souvient de la préhistoire mais plus des rois de France ! Quand notre mémoire se tourne vers le pré-humain, nos projets se tournent vers le post-humain. Nous croyons pouvoir sortir de l'humanité mais par le bas bien sûr. L'espèce humaine est une espèce finie. Nous ne croyons plus dans la postérité. C'est le contexte actuel. Donc on est dans l'urgence, on veut du succès rapide. En politique on est dans la pure gestion, dans les arts on veut du succès immédiat parce que nous ne croyons plus au long terme. Nous parlons des générations futures mais nous ne savons pas s'il y en aura. Voilà ce dont nous sommes conscients aujourd'hui. C'est la fin de tous les espoirs mondains.

C'est l'effondrement du progressisme, et ça ... c'est une merveille !

Parce que cela montre que l'urgence est de tout refonder, non pas en s'appuyant sur le monde mais sur les promesses de Dieu. C'est-à-dire tout refonder à partir de l'espérance théologale, quelque chose qui n'attend pas que le monde lui crée les conditions de possibilité, celles-ci lui sont données par l'éternité.

Nous pouvons donc avoir une confiance sur la terre à partir de ce qui nous est donné du ciel. Et il y a une attente contemporaine par rapport à cela.

Peut-être que le grand danger aujourd'hui est celui du fondamentalisme. Les gens vont tellement voir la vanité du monde qu'ils vont essayer de fuir dans l'au-delà. Quand on est chrétien, on sait que l'éternité est cause du temps, que l'éternité consiste à voir son prochain et toute la création en Dieu, et donc c'est ici et maintenant que se joue l'éternité dans un amour qui se joue sur la terre et dans la durée (ce n'est pas une fuite dans l'au-delà).

C'est ici que François est notre homme !

Quelle est la spécificité du franciscanisme ? Y en a-t-il une ou alors François est-il tellement un alter-christus qu'il déborde toutes les spécificités ?

Il me semble qu'il y en a une.

François c'est le saint de la crise. Pas seulement parce qu'il entre dans le feu, convertit les loups, chasse les démons d'Arezzo mais parce qu'il est parti de rien et qu'il est arrivé ... à rien ! Ce qui est mieux encore.

Mgr Perrier (évêque de Lourdes) disait hier que François et Bernadette étaient très proches parce que Bernadette était « bonne à rien » ! Je vais insister sur le RIEN.

On dit que Dieu a créé à partir de rien. Chez François, quand il n'y a rien, c'est mieux. Il s'agit de ne rien avoir pour mieux être. Aller vers ce rien à partir duquel Dieu se fait créateur et re-créateur. Aller vers ce rien où la puissance créatrice peut jaillir et rejaillir en nous. Voilà où est la spécificité franciscaine : du côté de ce sens du rien où va jaillir la puissance divine que François appelle la pauvreté. Ce terme est le plus insistant chez François et Claire. Chez les dominicains ce serait transmettre, chez les bénédictins l'opus Dei, la liturgie, chez les cisterciens le travail et la pénitence, chez les carmes l'oraison, chez les jésuites l'évangélisation par le haut de la société, mais chez les franciscains, c'est la pauvreté qui va primer.

Dans une lettre à frère Léon, François dit « suivre les traces du Christ et sa pauvreté ». Dans un discours retransmis par Ste Claire il dit « moi petit frère François je veux suivre la vie et la pauvreté de Notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère ... et je vous prie ... de vivre toujours dans cette très sainte vie et pauvreté ... »

Quelle pauvreté ?

Il y a un danger de mettre sa pauvreté en bandoulière, de poser en pauvre, de se targuer d'une certaine pauvreté.

François s'est démarqué de dénoncer les méchants riches. Il n'est pas dans la théologie de la libération, il n'est pas marxiste. Dans la 2^e règle, il conseille de porter des habits grossiers ... mais aussi de ne pas juger ... et que chacun se juge et se méprise lui-même.

François n'est pas un homme du développement personnel façon psychologisante. Ce n'est pas la confiance en soi qui règne mais c'est d'être dans la confiance en Dieu, éventuellement en soi mais par Dieu et non par ses propres forces naturelles.

Et en cela il épouse la crise. C'est une critique intérieure permanente qu'il met en avant.

François est un détrousseur, un bandit de grand chemin, il vient non vous aider mais vous dépouiller (voyez le portier dans « la joie parfaite » : il a raison quand il dit qu'il vole les aumônes des pauvres). François n'est pas un humanitaire, il n'aide pas les pauvres, il embrasse la pauvreté. Si vous êtes pauvres, il vous appauvrit encore.

Pourquoi ? Parce qu'il sait que l'Esprit Saint est le père des pauvres. Il met l'existence à nu en lui enlevant les scories, les plaques mondaines pour revenir à la source de l'être, pour voir sa propre existence jaillir depuis le sein de Dieu.

C'est pour cela qu'à partir de la pauvreté, François va résoudre 3 antinomies majeures : celle entre l'être et l'avoir, celle entre fraternité et hiérarchie, celle entre la croix et la joie.

A. Entre être et avoir :

L'expérience de l'argent chez François est fondamentale. C'est un bourgeois, il est fils de la classe montante pratiquant l'usure. Souvenez-vous des 3 fresques de Giotto, trois scènes comiques (le don du manteau, le rêve du palais d'armes et l'appel du Christ de Saint-Damien) et cruelles en même temps parce que à l'appel de Dieu par le prochain, par l'urgence du monde, et au sein même de l'église, François fait une réponse qui est bonne mais qui est hors de sa vocation : il répond par l'argent, c'est une réponse erronée.

Grâce à l'argent, la noblesse ne tient plus, il adoube le chevalier non dans la noblesse mais dans la nouvelle hiérarchie de l'argent ! Son aumône est ambiguë : est-ce une revanche après avoir perdu la guerre contre la noblesse de Pérouse ? A l'appel « Sois mon soldat », il achète des armes ! heureusement, il tombe malade !

« Répare mon église » : il fait tout de travers, il vole les draps de papa, son cheval et offre sa bourse ! Toujours avec le pouvoir de l'argent.

Il s'est rendu compte que l'argent pouvait briser les grandes hiérarchies traditionnelles, que l'argent pouvait devenir le moyen d'une certaine charité. Ces réponses ne sont pas dans la radicalité évangélique de sa vocation.

Cela conduirait à quoi, ce que vient de vivre François ? A dire, en gros, « travailler plus pour donner plus » et c'est une tentation des chefs d'entreprise chrétiens eux-mêmes qui sont incapables de revenir vers leurs familles, prétendant ne plus pouvoir respecter le dimanche parce qu'ils ont cet horizon d'aumône qu'il faudrait faire, il faut toujours donner et donc toujours produire davantage ... et fini le shabbat ! fini le repos dominical ! Voilà ce que va commander l'argent. Cette logique où on peut donner avec l'argent, entrer en communication, sorte d'égalité par l'argent. Mais on reste au niveau de l'avoir, de la production et on perd de vue l'être.

Cette logique a deux limites : celle de rester dans l'ordre de l'avoir et aussi on reste dans la limite du donner et non du recevoir.

Dans mon livre « La foi des démons », j'explique que le don est ce qui attire le plus le démon parce qu'il veut donner, toujours, mais à partir de son propre fonds, de ses propres forces, sans avoir reçu d'abord par la grâce de Dieu.

Quand on est une créature, il faut d'abord apprendre à recevoir, la réceptivité est fondamentale. Il faut reconnaître que nous ne sommes rien par nous-mêmes. Si nous voulons donner à partir de notre propre fonds (St Jean, ch.8, dit que le démon est menteur parce qu'il parle de son propre fonds, il a oublié la réceptivité fondamentale de la créature ; il sait bien sûr mieux que nous qu'il n'est rien par lui-même mais il voudrait agir avec le minimum de communion avec Dieu donc surtout sans la grâce), si nous voulons donner dans l'ordre de l'être, comme nous ne sommes pas la cause première de l'être, nous ne le pouvons qu'en ayant d'abord reçu de Dieu. En revanche, ce que nous pouvons donner en étant la cause première c'est le néant. Quand il s'agit de détruire, nous sommes la cause première, nous pouvons le faire seul. Une logique du don qui serait déconnectée d'une réceptivité initiale c'est une logique destructrice.

L'homme va vouloir tout transformer à partir de ses propres plans. Et c'est pour ça qu'il va les décapiter, les mettre au goulag ou dans les chambres à gaz. Donc François n'a rien à donner. En cela il est fidèle à la première mission des apôtres après la Pentecôte : face au paralytique de la belle porte, Pierre dit « je n'ai rien à te donner ... mais au nom de Jésus ... »

François nous enseigne un art beaucoup plus fondamental que celui de donner, qui est l'art de recevoir. Recevoir dans la mendicité, dans l'hospitalité, dans la gratitude. C'est un homme profondément sabbatique.

Je pense ici à ce passage des Fioretti où François, devant les miettes reçues, déclare que c'est un magnifique festin qu'ils ont là. A quoi frère Léon dit « faut pas exagérer quand même ! ». C'est important qu'il y ait un frère Léon sinon François serait une sorte de romantique et il embellirait les choses.

Et François dit : « nous l'avons reçu de la main de Dieu ». La providence pure !, et donc c'est merveilleux ! Ces miettes sont portées par l'éternité, enveloppées par la tendresse de l'infini. Donc encore plus grand que le festin qu'on aurait préparé par nos mains.

C'est la position radicale de pauvreté pour être plus réceptif au don de Dieu. Et c'est en cela qu'il est une réponse à la crise économique.

On est aujourd'hui dans une logique de la croissance et de la consommation. Si des pauvres ont contracté des crédits, c'est parce qu'ils ont cru au paradis de la consommation : il fallait avoir des maisons... prendre des crédits très chers... ils n'ont pas rencontré François sur leur chemin qui leur aurait dit que l'accès à la propriété c'est important mais qu'il faut faire attention à l'illusion car ces gens-là qui offrent des crédits vont les mettre en esclavage. Il est dans une logique qui serait celle d'une décroissance, pas dans l'ordre économique. Simplement, il dit qu'il ne s'agit pas d'abord d'accroître les richesses mais d'abord de recevoir ce qui est. Le sens du shabbat est béni car c'est le jour où l'homme ne travaille pas parce que c'est le jour où il recueille. Vous pouvez produire sans fin au point que vous ne savez plus user des choses, des petites choses. La pauvreté nous apprend l'usage des choses, l'émerveillement devant les petites choses. C'est pour cela que pour les franciscains être signe prophétique aujourd'hui c'est être fidèle à la 2^e règle qui refuse l'argent et toute propriété, fidèle au testament qui fut cassé (à cause de disputes) par Grégoire IX, c'est fondamental.

On devient signe prophétique, signe que la pauvreté de l'avoir peut nous faire entrer dans la richesse de l'être et on peut arracher les gens à la folie du toujours plus d'avoir pour entrer dans un toujours plus d'être. Cela dit, l'avoir est le propre de l'homme. Les animaux n'ont pas. L'homme produit et il a. François est conscient de cela. La vocation

stricte des frères mineurs n'est pas la même que celle des amis spirituels qui eux devront savoir user de l'argent. Il y a une différence entre la vocation du religieux et celle du laïc. C'est pour cela que les franciscains ont été les premiers à écrire des traités sur la question des prêts, pour sortir de la logique de l'usure, qui ont créé les monts de piété, qui ont voulu que l'argent circule pour une meilleure distribution mais eux-mêmes ne doivent pas entrer dans cette logique-là. Eux-mêmes sont comme extérieurs, du côté du renoncement à l'argent et à la propriété pour être dans la nudité de l'être.

B. Fraternité et hiérarchie :

Au terme de la bataille de Pérouse où les nobles sont chassés d'Assise, un pacte est signé avec les bourgeois d'Assise pour qu'ils aient un certain pouvoir dans le gouvernement de la cité. On y voit apparaître le mot « minores » pour qualifier les bourgeois, les nobles étant les « maiores ». Les bourgeois sont des citoyens mineurs. François fera les frères mineurs.

Il se rend compte que l'argent permet cette sorte de nivellement, crée des nouvelles inégalités par l'avoir et même quelque chose de très dangereux puisqu'il donne du pouvoir mais le plus éphémère possible. Vous devenez très riches puis tout s'effondre et en plus vous êtes liés par la fascination de l'argent.

Lorsque la hiérarchie ecclésiastique veut devenir une hiérarchie mondaine et veut se tourner vers l'argent, en même temps qu'elle peut acquérir un plus grand pouvoir, elle se fragilise.

François a vu cette fragilité que renforce la logique de l'argent. Pour cela il va penser non au nivellement du côté de l'avoir comme le ferait un marxiste mais une fraternité dans l'être. La fraternité, c'est avoir le sens de la paternité divine. Pas de fraternité sans père. Attention à ne pas tomber dans la logique républicaine de la fraternité qui voudrait qu'on soit une fraternité sans père. D'ailleurs, cela ne marche pas. On ne sait pas ce que peut être cette fraternité républicaine dans la devise de la France. Liberté, oui, égalité, oui mais fraternité deviendrait plutôt aujourd'hui laïcité. St Bonaventure le dit à propos de François : « A force de remonter à l'origine première de toutes choses, il avait conçu pour elles toutes une amitié débordante et appelé frères et sœurs les créatures même les plus petites car il savait qu'elles et lui procédaient du même et unique principe. »

François n'est pas un humaniste au sens étroit du terme. La fraternité dont il parle est une fraternité avec toutes les créatures. Et il va aller plus loin que la « deep ecology » qui parle de fraternité avec les animaux et les plantes mais François c'est aussi mon frère le feu, mon frère le vent et même notre sœur la mort. Une radicalité de la fraternité franciscaine c'est unique en raison même que notre être est reçu de Dieu au même titre que n'importe quelle autre créature et dans cette pauvreté radicale de la créature.

Mais François ne va pas non plus être dans cette fraternité informe. Si notre fraternité se fait à partir de notre mère la terre, le matériau informe, tout est alors égal et vous entrez dans cette logique de la « deep ecology », celle de Peter Singer (mouvement pour la libération animale) qui recrée une hiérarchie à partir de l'utilité et qui dit, par exemple, qu'une vache bonne laitière est plus utile qu'un handicapé qui ne peut rien et creuse le trou de la sécurité sociale. La vache a une dignité qui peut être supérieure à ce vaurien. Donc la moindre vache est supérieure à François d'Assise qui volontairement veut être un handicapé, un pauvre parmi les pauvres et mendier.

Comme ici la fraternité vient du Père ordonnateur de toutes choses, il va y avoir un ordre, la fraternité ne va pas être contre la hiérarchie mais va repenser la hiérarchie des êtres en profondeur.

Quand Thomas d'Aquin s'interroge « est-ce que Dieu aime également toutes les créatures ? » il revient à la définition d'Aristote et dit « aimer c'est vouloir du bien à quelqu'un et le plus ou le moins peut se jouer soit du côté du vouloir (avec plus ou moins grande intensité) soit du côté du bien conféré (on donne un plus ou moins grand bien) ». Thomas dit « il est certain qu'il y a une inégalité dans les biens que Dieu donne puisqu'il donne plus à son Fils éternel qu'à l'ange ou à l'homme, à l'animal, etc ... »

Cela ne veut pas dire que chacun n'est pas comblé mais chacun est dans un degré d'être inférieur à l'autre. Donc le bien communiqué est inégal mais après, Thomas va dire quelque chose dont François avait l'intuition profonde : « Du côté du vouloir de Dieu il y a un seul acte de volonté en lui donc il aime avec la même intensité le Fils éternel et un brin d'herbe ».

C'est le même amour infini et ça c'est stupéfiant.

Il y a égalité du côté de l'amour infini dans son intensité mais inégalité parce qu'on donne à chacun selon ce qu'il peut et doit recevoir. C'est pour cela qu'on est vraiment dans un sens non économique ou écologique mais un sens des créatures qui est ordonné, hiérarchisé comme un donné pour chacune de ce dont elle a besoin. C'est fondamental. Cela vaut même pour le rapport avec la hiérarchie ecclésiastique. Souvent on a voulu présenter la fraternité universelle de François en conflit avec la papauté. Le respect pour les prêtres et le pape spécialement est fondamental chez François parce qu'il sait que les grandeurs de hiérarchie sont pour les grandeurs de sainteté. Dans l'Eglise il y a une hiérarchie mais pas de pouvoir, de service. Le pape est le serviteur des serviteurs de Dieu et donc François montre que la hiérarchie est ordonnée à la fraternité universelle et non pas une fraternité prolétaire soumise à une hiérarchie dominatrice. Il s'agit bien de grandeur de la très haute pauvreté, réceptivité à Dieu, cœur de la sainteté.

C. La croix et la joie :

François est le premier stigmatisé de l'histoire. Ce que les premiers frères verront en lui, c'est d'abord le stigmatisé et non le François frère des créatures, très à la mode aujourd'hui, mais le second crucifié. C'est fondamental pour ne pas entrer dans un romantisme ou l'oubli du drame de l'histoire. La fraternité n'est pas qu'un donné mais quelque chose qui se fait aussi et à travers la croix. Elle est donnée mais aussi à travers des souffrances. Parce que nous sommes pécheurs et devons nous convertir. François est rude parfois car il sait que c'est une fraternité en Dieu et que ce qui est contre Dieu doit être passé au feu, disparaître. Donc il peut y avoir cette force, terrible correction fraternelle. Ce n'est pas « on se sourit, on est ensemble dans une complaisance mutuelle, bien au chaud alors que les méchants sont dehors. » On va aller au-devant des méchants parce qu'on sait que sans la grâce de Dieu on aurait été pire qu'eux. La croix est moins l'œuvre de l'injustice que l'œuvre de la joie (voir le texte de « la joie parfaite »). C'est la joie qui principalement exige la croix dans la condition actuelle du monde parce que d'une part la joie, la béatitude est reçue de Dieu et donc elle vient crucifier notre orgueil. François parle de se vaincre soi-même. Donc il y a d'abord cette souffrance de l'orgueil, de la créature qui est fermée et doit se déchirer, dont la carapace doit se fendre pour accueillir la lumière divine et donc la vraie joie, être arrachée à tous les plaisirs mesquins. La deuxième chose, non seulement la joie est reçue mais elle veut se communiquer. Que serait une joie gardée pour soi étroitement, égoïstement ? Il n'y a pas de meilleure définition de l'enfer qu'un petit plaisir recroquevillé sur lui-même. Donc il faut souffrir pour transmettre la joie. C'est la joie qui va commander la croix. Il n'y a pas de dualité. Donc François crucifié est le même que François joyeux parce que c'est ce crucifié qui reçoit la joie de Dieu et qui la communique à ses frères en entrant dans leur détresse, en s'identifiant à leur détresse.

Ce n'est pas tant aider les pauvres, sinon son œuvre ne serait qu'œuvre sociale, du monde, comme il en est de très bonnes. C'est faire un avec le pauvre. Le Christ a voulu nous sauver en se faisant un de nous. Le franciscain va au-devant du pauvre en se faisant pauvre lui-même.

Ici c'est une réponse profonde à la crise anthropologique parce que si l'homme se détruit, c'est parce qu'il veut se sauver lui-même, être l'auteur de sa joie plutôt que de la recevoir de Dieu et de toutes les autres créatures à partir d'une pauvreté fondamentale. François nous rappelle à cette réceptivité et il y appelle dans la louange, parole pauvre par excellence et aussi hospitalière. Quand je loue Dieu, je lui dis que je ne le loue pas encore ou pas assez. C'est une parole blessée, pauvre. Elle en appelle à toutes les autres créatures « louez avec moi le Seigneur » pour pouvoir s'approcher d'une louange digne de Dieu. Et en plus on en appelle au futur. La louange est toujours ecclésiale mais en plus on en appelle à la fin des temps « Je chanterai le Seigneur ». Elle accueille l'avenir de l'éternité. C'est pour cela que dans cette entrée radicale dans le mystère de la pauvreté François nous ouvre à la plus haute louange.